

Grandeur et limites de la révolution algérienne

Daniel Guérin

Extrait de "Quand l'Algérie s'insurgeait" (1979)

L'objet du présent écrit a été d'apporter un témoignage militant et de rappeler - ou rétablir - des faits. Il n'est point, certes, de verser dans de vaines considérations de philosophie et de morale politiques.

L'histoire, c'est ce qui a été et non ce qui aurait dû être. Néanmoins, au moment d'évoquer la façon dont s'achève une trop longue et trop sanglante tragédie, comment écarter de l'esprit la pensée que les choses auraient pu prendre un autre cours, que l'Algérie aurait pu accéder à la décolonisation, et notre prolétariat l'y aider, par des voies moins longues, moins coûteuses, moins atroces ? Et, tout d'abord, comment ne pas dire ici que tant d'horreur aurait pu être évitée si avaient pu se faire entendre ceux qui, dès le temps du Front populaire de 1936, avaient entrevu les périls de l'avenir et crié dans le désert le droit du peuple algérien à l'indépendance ? Mais toutes les occasions de s'arrêter sur la pente suicidaire ont été, délibérément, manquées, les unes après les autres. Et l'heure de l'inévitable a fini par sonner.

Du côté français, le furieux aveuglement intéressé d'une féodalité de gros colons et d'une caste militaire incontrôlée, la trahison parallèle, à "gauche", à la fois du parti dit socialiste et du parti dit communiste, expliquent, sans le justifier, l'immense gaspillage de forces, d'argent, de vies humaines, l'ignoble abus de notre jeunesse qui a épuisé, démoralisé et déchiré notre pays durant tant d'années, pour aboutir finalement à "brader" sous la contrainte ce qu'on n'avait pas su concéder de bon gré, en temps opportun, et pour permettre, en fin de compte, à des hommes d'Etat non civils de s'emparer du pouvoir, à la faveur du drame, dans l'indifférence de deux peuples avachis.

Ne versons pas dans l'utopie. La "trêve civile" en Algérie dont avait rêvé un Albert Camus, pied-noir à la conscience déchirée, fait figure, rétrospectivement, de touchante chimère. Du côté algérien, le recours aux armes était, sans doute, le seul moyen qui restait pour émanciper un peuple si longtemps écrasé, berné, dépouillé et à qui l'on avait délibérément fermé toutes les autres voies menant à la liberté. Mais la guerre, ainsi imposée, devait entraîner derrière elle tout un cortège de violences barbares et souvent inutiles, dont l'opportunité - pour ne pas parler de "moralité" - a été mise en question, dans les deux camps, par ceux de leurs responsables les plus lucides. A quoi se sont ajoutés les abominables règlements de comptes entre frères algériens.

Le FLN, s'est réclamé d'une cohésion nationale nécessaire sans doute pour bouter dehors l'occupant colonial, mais qui a servi trop bien les intérêts de ses profiteurs bourgeois et petits-bourgeois. Il s'est enfermé dans un nationalisme étroit, primaire, au contenu social mesquin, où les riches consentaient à donner la main, momentanément, aux pauvres, pour mieux, par la suite, prendre sur eux leur revanche et substituer à la féodalité colonialiste une nouvelle féodalité bourgeoise, militaire et bureaucratique.

Enfin et surtout, la durée et l'horreur de l'épreuve ont laissé derrière elle un peuple exsangue, privé de ses meilleurs fils, épuisé physiquement et moralement, un pays ravagé. Au surplus les terribles contraintes exercées par le Front pour obliger, sous menace de mort, les autochtones à livrer leurs maigres épargnes et leur sang à la cause nationale, ont enlevé, au moins en partie, à la révolution algérienne sa pureté, sa spontanéité, sa générosité. Conduite d'en haut, hiérarchiquement, à travers une discipline de fer, ce n'est que trop superficiellement qu'elle a associé le peuple à la lutte. Quand les combats ont pris fin, l'Algérien du rang n'a pas eu assez l'impression que cette victoire était la sienne propre ; la volonté ne lui est venue que très partiellement de la prolonger et de la consolider en participant de ses propres mains à une édification socialiste de l'indépendance.

En fait, il y a eu, au lendemain de cette "victoire", un embryon spontané de socialisme autogestionnaire par en bas, ensuite institutionnalisé d'en haut ; mais, circonstance paradoxale, l'initiative n'en a pas été prise par ceux qui avaient combattu les armes à la main, elle l'a été par ceux qui n'avaient pas participé à la lutte militaire : à savoir les journaliers agricoles des biens rendus "vacants" par le départ, ou l'élimination, des gros colons européens.

Comme toute l'entreprise décolonisatrice a été conduite d'une poigne rude, par quelques personnages dont au surplus l'association, loin d'être réellement "collégiale", a été déchirée par de féroces et meurtrières rivalités, comme le trésor de guerre puisé dans les poches des pauvres gens a été dilapidé, confisqué, disputé par des gangs sans scrupules, le peuple, tenu jusqu'au bout à l'écart, n'a pu qu'assister, impuissant, aux règlements de comptes de ses prétendus chefs historiques.

Loin de moi la pensée que toute l'entreprise ouverte par l'insurrection de la Toussaint 1954 aurait été vaine et stérile. La Révolution française du XVIIIe siècle a transformé de fond en comble la France, l'Europe, le monde entier, mais à quel prix en immolations humaines, et bien qu'elle ait eu pour prolongement la corruption éhontée des thermidoriens, puis du Directoire, la dictature de Bonaparte, les charniers des guerres de l'Empire, le retour des Bourbons, les Ordonnances de juillet 1830.

La Révolution algérienne, malgré toutes ses bavures et toutes ses limites, ne fût-ce qu'en apportant la preuve de la puissance militaire politiquement impuissante d'une ci-devant grande puissance coloniale, et de l'inépuisable bravoure des plus humbles parmi les colonisés, a écrit un nouveau chapitre dans l'histoire de la libération de l'homme. Mais il aurait pu être plus bref, plus fécond aussi, ce chapitre, si l'internationalisme prolétarien n'avait pas été désamorcé par la dégénérescence de la Révolution russe et s'il avait pu permettre aux travailleurs révolutionnaires des deux rives de la Méditerranée de s'unir - comme nous avons été quelques-uns à le souhaiter dès 1936 - pour faire naître, sans de tels carnages, une Algérie à la fois indépendante, vraiment décolonisée et authentiquement socialiste.

Daniel Guérin, 1979.